

REPUBLIQUE ALGERIENNE DEMOCRATIQUE ET POPULAIRE
MINISTERE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET DE LA RECHERCHE
SCIENTIFIQUE

UNIVERSITE MOHAMED BOUDIAF - M'SILA

FACULTE DES LETTRES ET DES LANGUES

DEPARTEMENT DES LETTRES ET LANGUE
FRANCAISE

a) N° :



DOMAINE : LETTRES ET LANGUE ETRANGERES

FILIERE : LANGUE FRANCAISE

OPTION : LITTERATURE GENERALE ET
COMPAREE

Mémoire présenté pour l'obtention Du diplôme de Master
Académique

Par: **OUALI Asmaa**

***Identité et altérité dans « Nulle part dans la
maison de mon père » d'Assia DJEBAR, « je ne
parle pas la langue de mon père » de Leila
SEBBAR***

Soutenu devant le jury composé de:

Mme. MOUHAMADI Mouna	Université M'sila	Président
Mme. KHEIR Ibtissem	Université M'sila	Rapporteur
Mme. KEFSI Nadia	Université M'sila	Examineur


Année universitaire : 2017 /2018


Remerciements

*T*ous mes remerciements vont à ma directrice de recherche Madame **Ibtissem Kheir** pour la confiance qu'il m'a accordée en acceptant d'entourer ce travail de toute sa compétence, sa disponibilité tout au long de ma recherche scientifique.

*M*erci enfin à tous ceux et celles qui ont, de près ou de loin, Participé à l'aventure



 *A* Mes chers parents, pour tous leurs sacrifices, leur amour
leur tendresse leur soutien et leurs prières tout au long de mes études

 *A* Toute ma famille pour leur soutien tout au long
de mon parcours universitaire


 *A* mon bien-aimé d'être toujours là pour moi.

Table des matières

Introduction.....02

CHAPITRE I :

Auteurs et œuvres

I-1 parcours d'Assia DJEBAR..... 06

1-1- Biographie..... 06

1-2- Bibliographie.....07

I -2 Parcours de Leila SEBBAR.....09

2-1- Biographie.....09

2-2- Bibliographie10

I -3 Résumé des romans.....13

I-4 Contexte historique..... 16

Chapitre II

Parallélismes et contrastes de deux Œuvres étudiées

II-1 Position de l'auteur, naissance d'une nouvelle voix.....	20
II-2 Eléments de comparaison entre les deux textes.....	20
2-1 Les Titres.....	21
II-2-2 Les personnages principaux.....	22
2-1 Que représente le père ?.....	24
2-2 L'image maternelle (influence/présence.....	25

CHAPITRE III

Manifestation de l'identité et de l'altérité

III -1 Quête de soi (identité perdue).....	28
III -2 Quête de l'Autre (le désir de l'autre).....	30

Conclusion

Bibliographie

Introduction

Né dans le contexte colonial, le roman algérien d'expression française constitue dès son émergence un espace d'écriture du double appartenance, suite à une confluence de deux cultures, algérienne et française. Ainsi deux langues : le français et l'arabe, dont l'auteur se sent souvent basculé entre deux forces opposées. Dès lors, le questionnement identitaire, notamment, devient un motif thématique constant, il reste présent dans la création jusqu'à nos jours.

Des auteurs comme **Mohamed Dib, Driss Chraïbi, Kateb Yassine** ont révélé à travers leurs écrits littéraires, une certaine conscience collective construite autour des repères sur la religion, la langue et le territoire autant des valeurs qui ont contribué à la naissance d'un sentiment nationaliste prenait sens face à l'autre.

Par ailleurs, les écrivaines algériennes prennent une place considérable parmi leurs contemporains, s'imposent par leur plume, d'une arme tellement nécessaire. Si la langue française après avoir été « **un butin de guerre** » devenue un moyen de libération, non seulement pour dire le destin de leur pays et surtout leur appartenance à une culture. Mais surtout pour se dévoiler face à la société masculine patriarcale, s'imposent dans leur société, mais pas seulement la vôtre dont l'acte d'écriture apparaît essentiellement non pas comme un acte de création mais surtout un acte de délibéré de transgression, d'une rupture, du silence imposé, désir de se défaire du poids d'une identité, elle aussi imposée par toutes sortes de contraintes morales, sociale, religieuses. Elles se trouvent face à une double transgression : oser dire mais aussi et cela encore plus grave dans leur société, oser se dire, se dévoiler.

Parmi ces écrivaines algériennes, et parmi les plus connues : **Assia DJEBAR, Leïla SEBBAR, Maïssa BEY, Nina BOURAOUI.**

Assia DJEBAR qui est la première féministe algérienne qui ouvre le chemin à ses consœurs pour prendre la parole de libération en Algérie dans leur combat pour l'émancipation des femmes et leurs libertés.

Et pour découvrir ce genre littéraire, ces caractéristiques d'écriture et pour montrer que entre les pages d'un travail romanesque, il y'a une histoire d'un corps, d'une âme à la recherche d'une identité féminine libre. On a tenté de rapprocher deux romans celui de **Assia DJEBAR**« *Nulle part dans la maison de mon père* »et l'autre de **Leïla SEBBAR** « *je ne parle pas la langue de mon père* » de nature et de taille différente. Ces deux romans très intimistes du problème identitaire de cette génération qui a vu le jour sous l'Algérie coloniale, quelques années avant la révolution.

Assia DJEBAR et Leïla SEBBAR appartiennent à la même génération de femmes Algériennes et leurs parcours présentent des similitudes indéniables qui ont secoué leur conscience linguistique, qui va créer d'une façon à une autre une crise perpétuelle dans le fil de leur écriture des romans d'un souffle très intimiste .un voyage dans ses profondeurs à la recherche d'une identité perdue dans un exil linguistique voulu et imposé à la fois.

Le dévoilement de la complexité de deux univers opposés cohabitant dans un même individu, nous exige de parler d'un conflit entre le soi et l'autre.

A partir de cela, et à travers la problématique soulevée dans ce travail de recherche nous voulons interroger :

-Comment ces écrivaines se trouvent-elles étrangères sur leur propre sol natal, et considérées comme françaises dans leurs pays d'origine?

-l'exil linguistique serait-il un exil identitaire ou un pas voulu pour ressembler à l'Autre ?

Pour répondre à ces questions, on propose l'hypothèse suivante : la double culture qui devrait être une force et une richesse dans le produit littéraire de l'écrivain, elle deviendrait un élément déclencheur d'une quête identitaire. Et pourrait bien entraîner des phénomènes psychologiques désagréables, surtout, si cette dernière est imposée

Pour valider notre hypothèse, nous avons opté pour une analyse comparative. Une analyse thématique de ces deux textes va nous permettre de mieux appréhender leurs histoires, Montrer la volonté tenace de ces deux romancières d'inscrire leurs multiples appartenances et les différentes langues qui façonnent leur identité dans leur langue d'écriture, le français. Et enfin, cette quête de soi et de l'autre à la fois.

Pour traiter notre thème « **identité /altérité** » dans le roman de **Leila Sebbar** « *Je ne parle pas la langue de mon père* » et celui de **Assia Djébar** « *Nulle part dans la maison de mon père* » nous proposons une analyse en trois chapitres :

Dans le premier chapitre : d'abord on va résumer le parcours personnel de chaque romancière et chaque roman. Ça nous aide à les positionner dans le thème de la recherche. Ensuite, nous mettons la lumière sur certaines théories et concepts qui serviront notre travail de recherche.

On va consacrer le deuxième chapitre pour les portraits de personnages principaux et leurs relations dans chaque roman.

Enfin, pour le troisième chapitre et pour faire l'analyse comparative de notre corpus, on va montrer comment chaque écrivaine a traité ce thème de l'identité par rapport à l'autre dans son roman.

CHAPITRE I :

Auteurs et œuvres

I-1 Parcours d'Assia DJEBAR

I-1-1 Biographie¹

L'écrivaine et la romancière, **ASSIA DJEBAR** est le nom de plume de Fatima Zohra Imalhayene. Né en 30 juin 1936 à Cherchell Ouest de l'Algérie, ou elle a reçu la première étude dans l'école coranique, avant de rejoindre l'école primaire française dans la ville de Blida. Elle a continué ses études en France, où elle a participé aux grèves des étudiants algériens partisans de la révolution algérienne.

En 1957, elle publie son premier roman « la Soif ». L'année suivante, elle a épousé l'écrivain algérien Ahmed Oued Rayce (Walid Garn) avec lequel elle a écrit la pièce « Rouge L'aube ». A partir de 1959, elle étudie et enseigne l'histoire moderne et contemporaine du Maghreb à la faculté des lettres de Rabat. Le 1er juillet 1962, elle retourne en Algérie, elle est professeur d'Histoire à l'université d'Alger jusqu'en 1965. ou l'enseignement de l'Histoire et de la philosophie passe en langue arabe.

De 1966 à 1975, elle réside le plus souvent en France (Paris) et séjourne régulièrement en Algérie. Elle est mariée après avoir divorcé en 1975 avec le poète et l'écrivain algérien Abdelmalek Alloula. De 1995 à 2001 elle est directrice du centre d'études françaises et francophones de Louisiane aux États-Unis. En 1999, elle est élue membre de l'Académie royale de langue et de littérature française de Belgique et en 2000 à l'Académie française

¹<http://wiki-who.blogspot.com/2015/02/AsiaJabbar.html> Consulté le 6 juillet 2018 à 19h

Depuis 2001, elle enseigne au département d'étude française de l'université de New York le 16 juin 2005, elle est élue au fauteuil de l'Académie française, succédant à Georges Vedel et y est reçue le 22 juin 2006. Elle décède, le vendredi 2005 à l'âge de 79 ans à Paris et enterré en Algérie.

1-1-2 Bibliographie ²

Assia DJEBAR, à la fois historienne, romancière, nouvelliste, poétesse dramaturge, essayiste, cinéaste et critique d'art. Cette femme arabophone par son père et berbérophone par sa mère, écrit dans la langue de l'Autre plus de vingt romans et une pièce théâtrale et un recueil de poèmes ont été traduits en vingtaine de langues et qui a été couronnée de plusieurs prix prestigieux lui a apporté la reconnaissance universelle. Elle a écrit son premier roman « *la Soif* » en 1957, suivi de son deuxième roman en 1958 « *les Impatients* » ces deux récits se livrent au recrutement des jeunes figures féminines partagées des émotions contradictoires mais attractives, révoltent contre la fermeture et défiant ses environnements.

De son retour en Algérie en 1962 elle publie « *les Enfants du nouveau monde* » où elle parle des hommes et des femmes impliqués dans la lutte pour la libération de l'Algérie. Donne une grande importance à la voix des femmes. Mais, la majorité des hommes refusent d'être participés dans la guerre, ils ne les voient pas comme capables de le faire plutôt que le meilleur endroit pour eux est la maison. Puis son roman « *Rouge l'aube* » en 1967 elle est également historienne. Elle a été la première à creuser les archives du colonialisme français pour parler de holocauste « Ouled Rayah » en 1945 dans la région d'Alonshres où une tribu entière a été exterminée. Ce crime terrible et odieux n'était pas

² <https://www.babnet.net/festivaldetail-8257.asp> Consulté le 6 juillet 2018 à 22h

<https://www.djazairness.com/djazairnews/16413/> Consulté le 7 juillet 2018 à 09h

connu au niveau général, seuls les historiens connaissent leurs détails tragiques. Elle a utilisé les archives et raconte l'histoire détaillé dans son roman « *L'amour, Fantasia* » publié en 1985.

Elle a également travaillé sur des textes historiques et religieux .à travers « *loin de Médine* » elle a convoqué des personnalités féminines qui ont joué un rôle décisif dans l'histoire de l'islam, comme la personnalité « Aïcha ».

Durant les périodes de terrorisme, elle a rejoint le convoi de défenseurs du « *droit à la lumière et à la vie* ».elle a écrit « *le blanc de l'Algérie* », « *les nuits de Strasbourg* », « *Oran une langue morte* » et d'autres .elle a abordé cette époque sanglante de l'histoire de l'Algérie de la position de défense des femmes algériennes et de ce qui elles ont subi pendant le période coloniale ainsi que des injustices subies après l'indépendance. elle a également fait un effort pour défendre les femmes de manière cinématographique .son film « *Nouba des femmes du Mont Chenoua* » en 1974,un long métrage semi-documentaire de deux heures ,produit en arabe et en français ,elle interroge la mémoire des paysannes sur la guerre, ce film a reçu la critique internationale du Festival de Venise .en 1979,son deuxième film « *la Zerda et le chant de l'oubli* » ou elle est revenue à l'ancienne culture à travers les chants oratoires accompagnant les fêtes de mariage. Ce film d'un long métrage documentaire a remporté le prix du meilleur documentaire au Festival de Berlin en 1982.

Dans son dialogue avec les peintres, elle a écrit « *femmes d'Alger dans leur appartement* » est un recueil qui présente et propose un travail d'écriture qui se manifeste comme un entretien entre l'image et le texte. Le recueil emprunt l'histoire des femmes d'Alger avant, durant et après la guerre d'indépendance, c'est pour dire voilà le lieu de la femme, un prison qui est comme une cage de oiseau ou les prisonnières sont sans contrainte juste sous le nom des traditions dont le comportement ou les attitudes étaient jugés non conformes aux dictas moraux de l'époque.

« *Ces voix qui m'assiègent* » 1999 c'est un ouvrage de réflexion sur son écriture, participe naturellement de l'analyse de la poésie d'**Assia DJEBAR**, « *la femme dans sans sépulture* » 2002, « *la disparition de la langue française* » 2003 et notre corpus « *Nulle part dans la maison de mon père* » publié en 2007.

I -2 Parcours de Leïla SEBBAR ³

I-2-1 Biographie

Leïla SEBBAR est née à Aflou dans les Hauts-plateaux, le 19 novembre 1941. Son père, lui aussi ancien élève de l'école normale de la Bouzaréah, est instituteur. Sa mère, originaire de Dordogne, est institutrice. Les activités politiques de **M. SEBBAR** lui valent d'être successivement envoyé en relégation par le régime de Vichy puis plus tard, en 1957, d'être arrêté par l'armée française et incarcéré à Orléans ville (El Asnam) durant plusieurs mois. A l'issue de sa scolarité, Leïla Sebbar intègre la classe préparatoire du lycée Bugeaud (devenu depuis lycée Abdelkader) à Alger. En 1961, elle quitte l'Algérie pour poursuivre ses études supérieures à la faculté de lettres d'Aix-en-Provence où elle crée la première cinémathèque. En 1963, elle s'installe à Paris et entame un doctorat.

Elle publie sa thèse consacrée au « **mythe du bon nègre dans la littérature française coloniale au XVIIIe siècle** », sous forme d'un essai « **dans Les Temps Modernes** » revue animée par **Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir**. A l'issue de ses études, elle entre à l'Education Nationale où elle exerce toute sa carrière comme professeure de lettres dans un lycée parisien.

³ http://clicnet.swarthmore.edu/leila_sebbar/ Consulté le 09 juillet 2018 à 10h

I-2-2 Bibliographie

En 1978, **Leïla SEBBAR** commence son parcours d'écriture par un essai « *On tue les petites filles* » fruit d'une enquête sur les sévices et meurtres touchant les filles de moins de 15 ans en France entre 1967 et 1977. Un autre essai voit le jour en 1980 « *Le Pédophile et la maman* » qui esquisse une réflexion sur le corps de la femme, la maternité et la différence des sexes.

Commence ensuite une importante production littéraire qui se détache du caractère universitaire des débuts pour livrer des variations autour de thèmes structurants : l'héritage algérien colonial de la France et l'attention portée aux populations immigrées, l'intérêt pour la violence, en particulier celle exercée contre les femmes, un regard porté sur la difficulté de la parole entre les générations ainsi que le manque et l'absence qui expliquent la recherche identitaire à la fois pour ses personnages puis, de manière plus ou moins détournée, pour elle-même.

Son œuvre romanesque s'ouvre avec « **Fatima ou les Algériennes au square** » publié en 1981 qui expose le quotidien des familles immigrées à la cité des 4000 à La Courneuve. A travers les voix des femmes, en majorité kabyles et illettrées, l'écriture de **Leïla SEBBAR** donne à voir une sociologie de l'exil et des rapports familiaux dans les familles maghrébines immigrées tout en conférant à la parole les fonctions de soin et de refuge pour ces femmes à qui elle rend hommage. Un an plus tard, « *Shérazade, 17 ans, brune, frisée, les yeux verts* » retrace le parcours initiatique et aventureux d'une jeune fille d'origine algérienne à la dérive. **Leïla SEBBAR** reprend ce personnage pour former une trilogie avec « *Les Carnets de Shérazade* » en 1985 puis « *Le Fou de Shérazade* » en 1991. En 1984, elle publie « *Le Chinois vert d'Afrique* » roman dans lequel elle met en scène Mohamed un jeune homme issu de la banlieue en proie à des interrogations identitaires sur son héritage français, algérien et vietnamien, lesquelles questionnent la notion de francité. La même

année « *Parle mon fils, parle à ta mère* » revient sur l'importance de la parole dans la transmission de la mémoire et interroge les rapports familiaux d'une famille immigrée. En 1987, est publié « *J.H. cherche âme sœur* » qui narre le destin de deux jeunes en prison, « *Roland et Jaffar* ». La même année, la correspondance entre **Leïla SEBBAR** et l'écrivaine canadienne **Nancy Huston** est éditée. Ces *Lettres parisiennes*, sous titrées « Autopsie de l'exil » sont l'occasion pour les deux auteures, liées par leur participation à diverses revues (Les Temps Modernes, Histoires d'elles et Sorcières de Xavière Gauthier) d'évoquer leur manque d'identification à leur pays d'accueil, leur vie de famille, leur travail d'écriture et de se retrouver dans un autre pays, celui du Verbe. C'est également le thème de l'exil, celui d'un vieil immigré, qui est au cœur du roman « *Le Silence des rives* ». Parabole sur l'importance de la mémoire, le livre obtient le prix **Kateb Yacine**. Ensuite, l'auteure s'essaie à la littérature pour la jeunesse avec la parution de « *La jeune fille au balcon* » en 1996 puis « *La Seine était rouge* ». Paris, octobre 1961 et 1999.

Les deux romans mettent en scène, à travers l'itinéraire de jeunes héros, les enjeux de la mémoire en revenant sur un événement tragique de la guerre d'Algérie pour l'un et la violence et les affrontements entre tradition et modernité dans l'Algérie d'aujourd'hui pour l'autre. « *Marguerite* », sorti en 2002, est un hommage rendu aux livres et à la littérature grâce auxquels le personnage éponyme s'évade d'une existence banale et morne. En 2009 « *Mon cher fils* » reprend les thèmes récurrents de l'auteure : l'exil et la difficile communication intra-familiale à travers le personnage d'un vieil immigré Revenu à Alger. Une caractéristique majeure de l'œuvre de **SEBBAR** est son éclatement et son ouverture à l'écriture d'autrui et aux rencontres avec d'autres artistes, écrivains et photographes. Ainsi les collaborations qu'elle met en place sont nombreuses et se traduisent par la direction de recueils collectifs de récits inédits d'écrivains de langue française. La plupart de ces recueils sont relatifs à l'enfance. Ainsi en est-il d'« *Une enfance d'ailleurs* » : 17 écrivains se racontent en 1993 qu'elle

dirige avec **Nancy Huston**, d' « *Une enfance algérienne* » publié en 1997, d' « *Une enfance outremer* » en 2001 et d' « *Une enfance corse* » en 2010. La relation filiale est également très présente avec deux recueils : « *Mon père* » en 2007, suivi de « *Ma mère* » l'année suivante⁵¹.

D'autres recueils enfin se font l'écho de l'actualité algérienne (Journal intime et politique en 2003) ou reviennent sur l'immigration maghrébine en France (Les Algériens au café également en 2003) ou bien sur des épisodes de l'histoire algérienne en variant les points de vue (C'était leur France. En Algérie avant l'indépendance et A cinq mains en 2007, Aflou Djebel Amour en 2010).

Deux autres textes, plus directement autobiographiques reviennent sur l'enfance de **Leïla SEBBAR** en Algérie, son rapport au père et à la langue de celui-ci, l'arabe : « *Je ne parle pas la langue de mon père* » publié en 2003 et « *L'Arabe comme un chant secret* » paru en 2007 (réédité et augmenté en 2010). Ce dernier ouvrage est constitué de textes précédemment publiés dans des revues. C'est sur un ton personnel et émouvant que **Leïla SEBBAR** reprend des thèmes souvent abordés dans ses romans et ses recueils de nouvelles.

Enfin, des carnets de voyage et des albums de photographie complètent l'œuvre de l'écrivaine. Dans les carnets, **Leïla SEBBAR** partage, souvent sous forme de journal personnel, des anecdotes sur les rapports entre l'Algérie et de la France et part à la recherche des traces de la première dans la seconde. Ce faisant, elle insiste sur la diversité de la réalité algérienne comme l'indique la mise au pluriel « Algérie » que l'on retrouve dans chaque titre : « *Mes Algérie en France* » (2004), « *Journal de mes Algéries* » en France (2005) et « *Voyage en Algérie autour de ma chambre* » (2008). Les albums de photographies sont quant à eux l'occasion d'illustrer son engagement féministe et son souci de la mémoire. Dans « *Des femmes dans la maison, anatomie de la vie domestique* » publié en 1981, **Leïla SEBBAR** entreprend avec d'autres un travail sur la culture domestique des femmes. Les autres albums sont tantôt le fruit de rencontres avec la banlieue et ses habitants : « *Génération métisse en*

1988, *Marseille, Marseilles* » en 1992 sur « *la cité phocéenne et Val Nord fragments de banlieue* » paru en 1998 autour de la ZUP d'Argenteuil, tantôt des retours sur l'histoire algérienne. Ainsi, dans « *Femmes des hauts plateaux* ». « *Algérie 1960* », le texte de **Leïla SEBBAR** accompagne le travail ethnologique mené par **Marc Garanger** durant la guerre de libération. En 2002, « *Femmes d'Afrique du Nord* », *cartes postales (1885-1930)* revient, à la suite du « *Harem colonial* » de Malek Alloula, sur le regard porté sur les femmes algériennes par les collectionneurs de cette imagerie stéréotypée tandis qu'en 2005, « *Algérien, frères de sang – Jean Sénac, Lieux de mémoires* » fait retour sur le parcours de l'écrivain algérien passionnément attaché à son pays à travers le regard du photographe **Yves Jean mougin**.

I-3 Résumé des romans :

Dans nos romans, on voyage dans la mémoire de nos romancières qui porte une vision approfondie de tout ce qu'elles ont vécu. On découvre avec elles des secrets de la vie de jeunes filles et celle des femmes dans un monde masculin complexe.

A travers l'omniprésence de « je » **Assia DJEBAR** et **Leïla SEBBAR** sont chargées d'un lourd travail mémorial et deviennent témoins par rapport aux conséquences de la guerre d'Algérie en particulier et du passé colonial en général.

« *Je ne parle pas la langue de mon père* » écrit par **Leïla SEBBAR**, est un roman autobiographique publié en 2003(Julliard) composé de sept chapitres qui portent des épigraphes différentes sont : « *Je ne parle pas la langue de mon père* », « *Mon père ne m'a appris la langue de sa mère* », « *je n'ai pas parlé la langue d'Aïcha et Fatima* », « *Mon père ne m'a pas appris la langue des femmes de son peuples* », « *je n'ai pas appris la langue de mon père* », « *je ne parle pas*

la langues des sœur de mon père », « je n'apprendrai pas la langue de mon père ». C'est une histoire qui nous plonge au cœur de l'enfance algérienne .Dans la ville d'Alger, dans un quartier populaire « Clos-Salembier », quand l'Algérie était française. Une petite fille « croisée » de mère française et du père algérien .ceux-ci retrace le cheminement de leur fille dans un univers complexe qui est l'Algérie. Le père est instituteur de langue française et surtout « directeur d'école »de « l'école garçons indigènes ».la mère aussi une institutrice dans sa langue en terre algérienne. Ces instituteurs-là, missionnaires de la République française et de ses lettres, alphabétiseurs des enfants musulmans de la colonie.

La langue arabe étrangère dans la maison, seule « la belle langue de la France »a droit d'invoqué dans « la citadelle » ou vivent Leila, ses sœurs cadettes et son frère aîné. Leila née et grandi sur la terre paternelle, d'un corps francophone né d'une mère (terre et langue de la France républicaine) mais, elle a remarqué l'absence du père dans sa composition. Ce père volontairement a inscrit ses enfants dans le corps et la langue de leur mère qui est elle-même n'a pas appris et n'apprendra pas la langue de son mari. Cette béance fait en **Leila SEBBAR** un tourbillon de questions : qui est le père ? Pourquoi est –il lui – même en exil dans son propre pays ? Pourquoi a-t-il choisi de fondre da famille sur « l'absence » algérienne ? Elle interroge son père .elle essaye de comprendre une situation, un vécu. Au bout du compte elle ne parvient pas à obtenir des réponses de son père qui reste muet face à toutes les interrogations de sa fille .ce silence de père ou plutôt le silence de la langue de père .Dans la maison d'école ,dans la rue ,elle entendait parler une langue qui n'était pas la langue de sa mère .dans la maison ou son père parle est traduisse les consignes en arabe pour une femme qui venait chaque jour dans la maison .elle entendait ses consignes comme un rythme d'une chanson ,comme un chant mais un chant secret qui ne révèle pas ou ne veux pas le révéler volontairement . .elle évoque des personnages comme sa grand-mère paternelle et ses sœurs .elle décrit sa confusion avec la langue arabe et rupture causé par cette dernière de la culture

algérienne et celle de sa famille paternelle .ce roman est tout entier habité par la figure du père « l'étranger bien-aimé ». Dans cette œuvre émerge plus violent une problématique posée par le dualisme linguistique , entre l'arabe du père qu'elle ignore et le français, langue maternelle. Cette dualité qui provoque un sentiment personnel de perte grâce à un douloureux travail de mémoire qui nous emmène sur les traces de l'Algérie coloniale .ce récit redonne vie au passé et rend hommage à son père. Le père est gardien de ce trésor « la langue arabe » que la future écrivaine cherchera tout au long de sa création.

- En 2007, la maison d'Édition (Fayard) est publié le dernier livre **d'Assia DJEBAR** « *Nulle part dans la maison de mon père* » .son projet autobiographique des souvenirs d'enfance et d'adolescence lointains, aboutit à sa fin dans 451pages .cet œuvre est divisé en trois grandes partie :la première partie « Eclats d' enfance »comprend neuf chapitres .douze chapitres dans la deuxième partie « Déchirer l'invisible » et onze pour le dernier «celle qui court jusqu'à la mer » et Epilogues et d'une Postface . Ce roman, nous raconte à travers un parcours détaillé ; intéressant et puissant ; d'une petite fille née dans sa maison parentale dans un village algérienne de « Césarée » avant la révolution de libération du pays. Elle commence par sa toute petite enfance. Cette fille « Fatima » est bercé par la tendresse de ses parents. Son père, un homme libre, instituteur de la langue française, seul indigène de l'école.sa mère une jeune femme majestueuse qui révèle à sa fille le monde des femmes en Algérie, un monde caché derrière des murs solides de tabous, se transformant en grand prison. Celle-ci qui ne trouve aucun répit sauf dans les fêtes de mariage. Et au hammam, un endroit où elle va avec sa mère tous les jeudis. Jusqu'au jour où, elle est confrontée brutalement, à l'âge de cinq ans à l'autorité intransigeante du père, qui lui interdit de monter à vélo de ne pas montrer ses jambes. La découverte du premier livre bouleverse la petite fille et lui révèle sa

passion pour la littérature et la lecture qui sera sa bouée de sauvetage contre la restriction de la liberté quotidienne environnante.

Au collège, elle bénéficie d'un petit espace de liberté grâce aux allers retours qu'elle effectue en car de Blida. Elle découvre le plaisir des mouvements corporels avec la pratique du basket. Quand elle est arrivée à Alger à l'âge de l'adolescence, sa famille a quitté la campagne ou sa vie devenue plus ouverte et plus civile commencement de meubles de sa maison à la musique que son père l'écoute et par le vêtement de sa mère, la nature de ses amies même la nature de discussion.

Elle est relativement libérée dans l'école interne, elle ne se sent pas détenue et partage le même sentiment avec ses étudiantes arabes, tant qu'elles ne sont pas comme à la maison "sous la surveillance du père. Et Parce que les livres qui lui ont été passionnément appris à se libérer et à se rebeller contre l'autorité patriarcale, elle découvrira l'amour à travers une correspondance secrète avec un jeune homme du sud « Tarek » et goûtera avec lui le premier amour et le premier baiser. En octobre 1953. La dernière ballade avec ce jeune homme jeune homme, tourne au drame car au cours d'une dispute, elle retrouve en lui l'intransigeance du père. Elle s'enfuit brusquement, se met à courir dans la rue, se jette sous un tramway et échappe de justesse à la mort.

I-4 Contexte historique :

Dans les deux romans, on plonge dans l'époque où l'Algérie était colonisée quelque année avant la guerre d'Algérie. Cette dernière était divisée en deux au niveau : politique, social, langue et religion

Dans le récit « *Je ne parle pas la langue de mon père* », **Leila SEBBAR** reprend cette division. L'opposition entre colonisés et colonisateurs, Le « quartier arabe » s'oppose ainsi à la ville européenne et coloniale

« L'Algérie française, coloniale. J'habite la maison d'école, la maison de ma mère, dans l'école de mon père, l'ECOLE DE GARCONS INDIGENES, à Eugène-Etienne Hennaya, près de Tlemcen. C'est ce que je crois. A l'écart du village européen – le centre où s'ordonnent en carré les écoles, le dispensaire, la mairie, l'église, le kiosque, les monuments aux morts autour de la place réservée aux Français (...) au bout de la route qui ne sera pas goudronnée, vers la cave vinicole et les domaines des colons, le quartier Arabe. »⁴

Elle évoque aussi un parcours familial particulier vécu en contexte colonial précisément dans la dernière année de la révolution algérienne en 1962. cet indice temporel, renvoi d'une année particulière douloureuse pour le peuple algérien et surtout pour les intellectuels algériens Son père est un instituteur algérien à l'école française et il est marié à une française, et ce en période coloniale. Il a été donc persécuté, harcelé et surtout condamné des deux côtés : par les Algériens et les Français. Alors que les uns voyaient en lui un traître ou un agent de l'ennemi français parce qu'il était vu comme un instituteur fidèle à la République française, les autres le considéraient comme une menace parce qu'il faisait partie de l'élite algérienne qui menaçait la continuité coloniale française en Algérie. C'est alors que, placés au milieu d'un guet-apens, les instituteurs se trouvent en danger de mort, entre les combattants algériens et les hommes de l'Organisation de l'Armée Secrète française :

« Au-delà du village colonial de la ville ,la cité musulmane à Blida , le Clos-Salembier à alger.la s'est arrêté le voyage familial, au bord du Ravin de la femme sauvage dernier poste des instituteurs fidèles a la République que la révolution n'a pas eu le temps de liquider comme traître et agent de l'ennemi français et que l'OAS l'organisation Armés Secrète (...) le nom de mon père figurait sur la liste noire ,il fallait décapiter la future élite du jeune pays(...) »⁵

⁴ Leila Sebbar, *je ne parle pas la langue de mon père*, Ed. Julliard, Paris, 2003, P147

⁵ Ibid, p 23

Dans « *Nulle part dans la maison de mon père* », Assia DJEBAR a consacré deux pages sous le titre « intermède » pour parler de « la colonie » :

« Qui dit que la colonie, c'est forcément un terrain vierge ou 's'installe et s'inventent les pionniers impatients de construire à vide, à neuf et pour tout ? Non, la colonie, c'est d'abord un monde divisé en deux(...) .la colonie est un monde sans héritiers, sans héritage

*La colonie, la division elle l'enfante (...) la colonie, cela d'abord l'aire d'une revanche d'un avenir, d'une terre d'aventure, alors quelle étale devant elle un territoire sans bornes un Sahara, une terre de « réserves » pour réprouvés, un camp pour détenus perpétuels relégation ».*⁶

Elle évoque cette période avec des dates précises:

*« Instituteur indigène aperçoit enfin le titre du livre .il s'agit d'une biographie : la tête du monsieur français à képi est...le maréchal Pétain, qui dirige alors le pays (la France et ses colonies).on doit être en juin1940 ou 41 ».*⁷

*« Je me suis relevée, en ce matin d'octobre1953... »*⁸

Le jour de sa tentative de suicide : « *ce jour d'octobre 1953 précéda de douze moi l'explosion d'un pays, de toute la terre dite Algérie* ». Comme elles ont adopté un grand champ lexicale reflète cette période : « indigène, musulmane, arabe, européennes .colonisateurs, colonie, pied noir, la révolution, la guerre.....

⁶ Assia Djébar, *Nulle part dans la maison de mon père*, Ed. Fayard, Paris, 2007, p37

⁷ Ibid, p 33

⁸ Ibid, p 429

Chapitre II

Parallélismes et contrastes de deux

II-1 Position de l'auteur, naissance d'une nouvelle voix :

« *Nulle part dans la maison de mon père* », « *je ne parle pas la langue de mon père* » .ce sont deux récits de dévoilement, d'un rideau a glissé tout au long du corps ; d'une fillette... d'une jeune femme, d'une scène qui fait apparaitre des figures qui sont fortement caractérisé dans leur ancrage identitaire.

Dans des circonstances politiques d'un moment historique, dans des lieux silencieux, une nouvelle voix féminines est née, nourrit de sonorité étrangère trouver dans la voix de l'Autre ; à la fois proche et dissemblable, les sources qui lui permettent d'entendre et de faire entendre sa propres voix.

Au très profonds de son 'amé ,de faire face à son propre miroir .nos écrivaines nous montre les difficultés pour une femme de culture arabo-berbère écrivant portant à la langue de l'autre pour se dire à la première personne de singulier ,dire ce « je » dès l'ouverture du roman ,jusqu'à la dernière page, d'une histoire d'enfance et d'adolescence pousse des cris silencieuses pour se libérer pour réveiller un « soi » individuel pour dire « je » pour oser dire « j'existe »

Depuis ce réveil, né un besoin d'écrire, d'un cri coupée des cordes sonores maternelle causé par une rupture et de séparation, d'une déchirure, d'un perdre de ce « soi » dans cette langue de l'Autre.

Nos chères écrivaines se trouvent dans une guerre de langues ; la langue française corps et voix qui s'installe en « elles » , qui a été substitué à la langue arabe perdue « langue paternelle chez Leila SEBBAR ».Cette guerre enflamme une déchirure d'identité « se dire à soi-même adieu »⁹ .elles décident après un

⁹ op. cit. p 448

deuxième demi-siècle d'écriture d'affronter ce silence étouffé et exigé devant la présence paternelle. « *Se taire devant soi même : ce fut le plus grave* »¹⁰

II-2-1 Les Titres :

« *Nulle part dans la maison de mon père* » d'Assia DJEBAR.

Notre première réflexion sur le titre, on observe qu'il porte des connotations et des contrastes et qu'il divise en deux parties.

- la première « *Nulle part* » signifie la négation, peut dire : le refus de l'endroit, l'aliénation, qui suscite vers la liberté, casser toutes les restrictions et les autorités.

-alors que la deuxième « *Dans la maison de mon père* », il nous amène à la chaleur de la maison patriarcale, à la sécurité et la stabilité, à la domination patriarcat qui exige l'obéissance et la soumission.

Alors comment pouvons-nous combiner ces contradictions ?

C'est livre des souvenirs pour tout révéler, ou Assia DJEBAR met tous ses secrets dans ce titre, détenteur de toutes les significations de l'ouverture sur l'autre. Dans le même temps, il détient tous les paradoxes.

Un titre explique le déchirement entre le corps et l'esprit. si le corps en dehors de sa maison, c'est l'esprit qui nous parle de l'intimité de ce lieu.

Et après la lecture de roman, on voit que la contradiction que nous avons trouvée dans le titre, existe fortement à la scène de « Bicyclette » et comment son père a agi avec elle. Ce père qui est un francophone aimant de la liberté et la modernité. il est un traditionnel soumis à l'autorité de sa société. cette dualité

¹⁰ Ibid, p

d'une seule personne reflète l'ambiguïté du père. Ce sentiment reste gravé et flotte dans la conscience de l'écrivain jusqu'au moment de l'écriture, de révélation pour que le titre soit exprimé que nulle part dans la maison de son père. Alors, nulle place pour sa propre liberté.

« *Je ne parle pas la langue de mon père* » de Leila SEBBAR.

L'assertion négative s'appuie sur le marqueur de la négation « ne pas » indique qu'il y'a une séparation, reste à l'écart à la langue de son père.

Il y'a une insistance qui cache derrière la négation. L'insistance de ne pas connaître la langue de son père

Donc, le titre nous explique que l'écrivain de ce roman à la recherche de cette langue perdue, elle a exprimé le besoin et l'envie d'apprendre la langue de son père, et à la fois dissimule une certitude et une déclaration claire de cet éloignement du père, de la coupure de ce premier fil de communication, qui est la langue paternelle. Une déclaration, qui suscite l'interrogation chez le lecteur, et le pousse à chercher dans le texte les raisons de cette affirmation, et le vrai sens que porte le titre.

II-2-2 Les personnages principaux :

2-1 Que représente le père ?

Dès l'ouverture, on perçoit l'importance de la figure de père, omniprésente dans la conscience des protagonistes. Cette image qui oscille entre de multiples facettes, chez **Assia DJEBAR**, c'est à la fois tyrannie et émancipation

« Mon père était un jeune homme très grand, aux larges épaules. Il avait les yeux bleu-vert de son père, ou peut-être de cette grand-mère maternelle que je n'ai pas connue »¹¹

Assia DJEBAR lors d'un entretien avec **Lise Gauvin**, pose avec acuité la relation au père, le présente dès le début comme instituteur, et reconnaît un rôle primordiale que celui-ci a joué dans son émancipation vis à vis de rôle traditionnellement attribué aux filles dans une société patriarcale de la culture arabo -musulmane :

« Ce qui m'avait(...) frappée c'est que le féminisme occidentale, européen, se veut d'abord une lutte contre le père, contre l'image de père. Or je voyais très bien qu'en situation de colonisé au Maghreb, les pères avaient joué un rôle d'intercesseur pas seulement mon père parce qu'il était instituteur, mais d'autre père également(...) le féminisme chez nous enfin l'émancipation de femme est passé par l'intercession des pères(...) »¹²

Cette « libération » si on peut dire, du corps de la femme se faisait avec l'assentiment du père .ceci est clairement indiqué lorsque **Assia DJEBAR** comparé son père avec celui d'une jeune fille « Farida », celle qui arrivait au collège couverte de pied en cap du voile blanc traditionnel, mais **Assia DJEBAR** a trouvé un père compréhensif *« mon père, qui me semblait jusqu'à si sévère s'avérait plus libéral que celui de Farida, pourtant officier, lui, chez les Européens »¹³* .

« Ce père, soudainement libérateur(...) lui permettait enfin de vivre à l'occident, donc sans le voile ancestral qui pouvait, en tout liberté, se consacrer, à Alger, à ses études »¹⁴

Cette image de tendresse et de la liberté va changer quand elle est revenue par sa mémoire à un évènement d'enfance lorsque elle essayait d'apprendre à faire du Bicyclette, en compagnie d'un petit garçon européen, il lui reproche alors sévèrement d'avoir montré ses jambes portant elle n'avait que six ans et pourtant

¹¹ op. cit. p 47

¹² 73 Lise GAUVIN, *L'Ecrivain francophone à la croisée des langues : entretiens*, Paris, Karthala, 1997.

¹³ Assia Djebbar, *Nulle part dans la maison de mon père*, Ed.Fayard,2007, p 163

¹⁴ Ibid, p

son père n'est pas si strict et traditionnel que ça .A partir de cet instant .elle sentait la contrainte et l'incompréhension que son père devient un autre.

« *Etat de brume prolongé...d'être acculé à quelque chose d'absurde ...* »¹⁵

Dans cet instant le père perd son identité aux yeux de sa fille et de devenir méconnaissable, soumis aux lois de son groupe et des traditions obscures

« *Un autre, un inconnu, survient, qui prend l'apparence de mon père ...un être sans identité doté d'une voix nouvelle pour cet éclat incontrôlé(...)* »¹⁶

« *La tendresse et la liberté mais aussi la sévérité et le puritanisme* » toutes les descriptions reviennent sur le caractère austère du père. « *En dépit de l'austérité de mon père* »¹⁷ « *l'austérité de mon père, sa rigueur puritaine de censeur* ». ¹⁸

Un père silencieux chez Leila SEBBAR :

Leila SEBBAR se prend ce motif tout au long de son livre insistant sur la paradoxale d'une parole muette « *il pensait qu'il fallait oublier, ne pas rappeler la peine, encore ...de ces années-là je n'ai rien su. Mon père n'en rien dit, obstinément* »¹⁹

Il s'agit pour elle du sentiment coupable d'avoir pris de la distance avec le milieu d'origine .ce silence du père et de son incapacité à parler une langue à lui en son propre foyer.

Elle évoque son père comme un protecteur : « *les filles du directeur qu'on approche pas* ». ²⁰ « *Les filles de la Française, sous la haute protection du père, le directeur de l'école, le maître indigène* »²¹.

¹⁵ Ibid, p 55

¹⁶ Ibid, p56

¹⁷ Ibid., p56

¹⁸ Ibid., p56

¹⁹ Leila SEBBAR, *je ne parle pas la langue de mon père*, Ed. Julliard, Paris, 2003, p12

²⁰ Ibid, p 36

²¹ Ibid, p55

Leïla SEBBAR a doté son père et lui a placé dans un statut prestigieux lorsqu'il s'éloigne du commun de sa génération. : « *Petit Arabe, meilleur que les petits Français* ». ²²

Elle renforce la figure du père instituteur. Le père de **Leïla SEBBAR** bénéficie d'un large crédit dans son entourage familial :

« *L'enfant petit, mon père, on le fête, il est le roi de la maison de la cour et du Quartier, fils aîné, frère bien aimé, ses sœurs murmurent pour lui, chantent à voix douce (...) dans une heure à peine, c'est un homme, elles, ses sœurs qui l'aiment, lui obéiront, désormais, le petit homme, un roi, mais pas un tyran* » ²³.

Par opposition de celle de sa mère « *c'était un bon maître, un bon père, un époux exemplaire, pour moi, ma mère était une maîtresse d'école sévère, mère modèle, épouse modèle* » ²⁴

2-2 L'image maternelle (influence/présence)

La mère de **Leïla SEBBAR** est française ,institutrice dans sa langue en terre algérienne .elle présente dans tout son roman par ses empreinte »sa langue, sa culture, les tenues vestimentaire de ses enfants » elle inscrit ses enfant dans le corps de sa langue et qu'elle n'a pas appris et n'apprendra pas la langue de son mari ,cette femme française emprisonnera ces enfants et son mari dans son territoire spirituelle « *nous, enfermés dans la citadelle de la langue française de la république coloniale* » ²⁵

Leïla SEBBAR montre l'image de sa mère comme un coté du vainqueur, du dominant, coté de la France en Algérie, de l'Algérie française.

²² Ibid, p 59

²³ Ibid, p 22

²⁴ Ibid, p 16

²⁵ Ibid, p15.

D'une autre rive, la mère **d'Assia DJEBAR**, est une mère traditionnelle porte toutes les caractéristiques de la culture et de la société algérienne à l'époque « *dans la cité de Césarée ou les rites andalous se déroulait* »²⁶

« *Dans ce vestibule, ma mère se couvre lentement du haïk avec franges de soie et de laine porte sur le nez* »²⁷

Une jeune mère révèle à sa fille le monde des femmes en Algérie, monde des secrets, des bavardages, et de la répression, le monde se cache derrière des murs solides et tabous, se transforme en une grande prison où les filles ne trouvent de répit que dans les fêtes de mariage laissant leurs corps danser librement pour exprimer leur rejet espérant de toucher le monde extérieur.

L'image de sa mère n'est pas seulement à des traditions, elle la gardienne de savoir oral par sa voix en arabe, le son de la langue maternelle est étroitement lié à sa mère, sa tendresse. **Assia DJEBAR** découvre tout ça dans la scène du Hammam « *doux diminutif de la prime enfance, tendresse, chuchotée, mot chuintés, glissé entre les dents, tout l'amour de ma Mère me caressant naguère la peau, les joues, palpant mon corps de fillette bain maure quand elle m'essorait(...)entre d'épaisses serviettes, en plein cœur ombreux et brûlant du hammam* »²⁸.

Mais cette jeune femme Maghrébine qui a grandi avec les coutumes traditionnelles, se libère de ces contraintes qu'impose la culture à la femme

En changeant de l'apparence, la femme a voulu de la légèreté dans son sens physique et aussi au sens métaphorique, libéré du poids de pouvoir masculin

« *à l'arrivée à Alger « Mini-révolutionnaire » appartenant à la bourgeoisie traditionnelle de Césarée(...) ma mère qu'allait fêter ses trente-six ans, se métamorphosa, en quelque moi en occidentale d'une élégance discrète(...)par une allure soudain européenne (...) c'est ainsi que le beau*

²⁶ Assia Djébar, *nulle part dans la maison de mon père*, Ed. Fayard, Paris, p14

²⁷ Ibid, 14

²⁸ Ibid, p60.

voile de soie qui la dissimulait naguère au village(...)définitivement plié et relégué au fond d'une armoire »²⁹

A partir de ce qu'on a dévoilé les personnages, on constate qu'il y'a des contradictions entre ces figures .le cas de **Assia DJEBAR**, elle résulte que le poids de la tradition aux rapports entre le sexe et plus les générations qui empêchent l'émergence d'un dialogue entre père tandis que **Leila SEBBAR** doit creuser sans cesse pour trouver le secrets de son père.

²⁹ Ibid, p303

CHAPITRE III

***Manifestation de l'identité et de
l'altérité***

III -1 Quête de soi (identité perdue)

A partir de ce qu'ont dévoilé les personnages, on constate qu'il y'a des contradictions entre ces figures .le cas **de Assia DJEBAR**, elle résulte que le poids de la tradition aux rapports entre le sexe et plus les générations empêchent l'émergence d'un dialogue entre père et fille tandis que **Leila SEBBAR** doit creuser sans cesse pour trouver le secrets de son père

Assia DJEBAR, elle a décidé que le silence de soi était la forme de silence la plus dangereuse, elle voulait à travers cet écrit dévoiler un état d'urgence et que sa question sur « soi » et la recherche de son identité devenue des cris au plus profond dans cette société patriarcale. Une société qui refuse de libérer la femme.

Son père, qui est le révélateur et le déclencheur de cette quête. Ce père qui est un libérateur instituteur de la langue qui porte toutes les appartenances de libération .soudainement devenu un censeur depuis qu'elle est toute petite, elle avait six ou quatre ans, et qui est dès son jeune âge, se trouve restreinte par les lois et les interdits et les tabous de cette société. Commenant par la scène de la bicyclette jusqu'à sa tentative de suicide.

« Mon père est-il le même? Peut-être devient-il soudain un autre ? Je n'ai retenu de sa phrase vibrante, comme une flèche d'acier qui résonne entre nous, que ces deux mots en arabe : ses jambes. Qu'est-ce que cela veut dire : sa phrase, son ton, sa colère, le fait que pour la première fois, il se rue dans « leur »chambre, cette ante ? Comme s'il venait soudain d'être acculé à quelque chose d'obscur.... »³⁰ .

La tendresse du père et tous les beaux et innocents souvenirs sont devenus des bijoux, un sévère de l'histoire du corps féminin dans le monde arabe, une histoire racontée au son des tambours interdits.

« Certes, derrière la « soie » de ce silence se tapit le soi ou le moi, qui s'écrivant peu à peu s'arrime, se coulant dans le sillon de l'écriture, aux replis de la mémoire et à son premier ébranlement-un « soi »-« moi » plus anonyme car déjà à demi effacé... »³¹

³⁰ Assia DJEBAR, *Nulle part dans la maison de mon père*, Ed. Fayard, Paris, 2007, P55

³¹ Ibid., p445

Puis la scène de suicide ou elle découvre son premier amour avec le jeune « Tarik » à travers une correspondance secrète et avec lui, elle va goûter le premier amour et le plaisir du premier baiser. Mais où vont tous les tabous, tous les moments qu'elle a vécu en essayant de dompter sa peur de son corps? Où va l'image du père et les lois qu'il a imposées au corps de sa fille et à cause de la peur de son père. Elle courut vers le tramway et se jeta sur un rai « à partir de ce matin-là, je me suis tué devant les miens »³²

A partir de cette scène Un tourbillon vers la relation père-fille., **Assia DJEBAR** se heurte à l'interdit d'être une femme libérée et découvre qu'elle ne peut être et devenir qu'une femme enfermée sur elle-même.

« Mais vous –je parle à moi-même, comme ferait une étrangère sarcastique- ou en êtes-vous, qui avez commencé votre vie par l'intervention du père, du père et sa fille prétendument aimée ou réellement aimée-et qui déclare soudain presque à la face du monde : « nulle part dans la maison de mon père ? »³³

Devant ces tatouages et ces griffures notre écrivaine se sent d'être nue ou son « soi » s'efface peu à peu « *se dire à soi-même adieu* »³⁴

Le cas de **Leila SEBBAR** est un peu particulier, car elle était confrontée à une crise identitaire renforcée par l'exil. Ou elle se trouve dans une béance de double appartenance. Qui suis-je ? Suis-je la fille de ma mère française ou celle de mon père algérien ? Cette ambiguïté causée par l'absence volontaire de la langue de son père, ce père qui décide de vivre dans l'Algérie française au service de la république laïque et d'inscrire ses enfants dans l'outre-mer Méditerranéen

Ce silence a pour conséquence qu'il lui manque une partie importante d'identité de **Leila SEBBAR** .elle quête cette partie perdue .un silence peut signifier à son refus de parler avec ses enfants de son pays, et de sa culture

³² Ibid., p399

³³ Assia Djébar, *Nulle part dans la maison de mon père*, Ed. Fayard, Paris, 2007, p404

³⁴ Ibid., p449

«Je ne sais pas, je ne saurais pas s'il se demandait ce que ses enfants aurait aimé entendre de l'autre histoire »³⁵

Son père l'époux de la française, un père qui n'a pas appris à ses quatre enfants la langue de sa mère, qui est même refusé de parler en arabe dans sa maison.

Ce silence fait provenir d'un sentiment de distanciation par rapport au monde qui l'entoure, qui est un flou d'appartenance, c'est une tentative d'oublier son passé, et qui fait partie d'elle. C'est toute une histoire de l'Algérie, son identité, identité perdue dans l'ombre de silence du père

« Je me suis perdue à moi, pour ne pas répondre. Ne pas dire ce qu'elle aurait désapprouvé taire aussi ce qu'elle attendait que je dise. Qui pouvait me reconnaître ? Mon père.ma mère. Ou je risque d'être reconnue ? »³⁶

La distance qui était créée par le silence du père sur son identité algérienne a fait chez **Leila SEBBAR** une certaine envie d'écriture .après des années de rupture avec la terre de son père, la nostalgie de l'histoire de pays natale a été l'élément révélateur de cette autobiographie

« L'Algérie ne me quittera plus.et je naitrai à moi-même de l'union qui m'éblouit sans aveugler .l'Algérie avec la France, une histoire si singulière, si étrange si discrète que je commence à peine à vouloir, pouvoir en parler, en écrire »³⁷.

III -2 Quête de l'Autre (le désir de l'autre) :

Le Mot « Autre »qui vient de latin « Alter » exprime l'idée que quelque chose n'est pas le même .est donc est donc distinct, différent ou étranger .selon le **Petit Robert** qui définit le mot « Autre » : « ce qui n'est pas le même, tout en étant très semblable » .à travers cette définition, on constate que cet « Autre » c'est quelque chose différente de nous (dans la langue, dans la culture, dans la religion...) et qui ne peut exister que par la rencontre ou la confrontation de « soi »

³⁵ Leila SEBBAR, *Je ne parle pas la langue de mon père*, Ed.Julliard,Paris,2003,

³⁶ Ibid., p115

³⁷ Ibid., p 161

Dans le romans de **Assia DJEBAR**, on peut trouver l'image de l'Autre dans la langue française .cette langue qui est étrangère de celle de la langue maternelle .cette langue représente chez **Assia DJEBAR** une figure de libération qui est imposée par le système d'institution coloniale .elle donne sa liberté par les livres .attaché et obsédé par la littérature française

*« Oui. À plat ventre, les genoux pliés ses pieds ayant rejeté les sandales, elle a ouvert le livre et elle lit : comme on boit ou comme on se noie !elle oublie le temps, la maison, le village, et jusqu'à son double inversé au fond du miroir ».*³⁸

Cette attachement lui fait se sentir comme une étrangère à son monde autour .lorsqu'elle fait visite à sa voisinage avec sa mère. Au centre de bavardage des femmes, une jeune fille caresse sa robe courte *« Elle est habillée comme une petite Française ! »*³⁹ *« Moi, silencieuse dans ce patio bruissant des voix de ces femmes de tout âge qui ne sortent qu'ensevelie de la tête jusqu'au pied, soudain alarmée par cette remarque. je me sens la fille de mon père'' une forme d'exclusion-ou une grâce »*⁴⁰

Elle a hâte d'utiliser sa langue maternelle dans la rue, mais si elle l'utilise les gens sauront elle ne tolérera pas sa liberté de s'habiller et de marcher seule ou avec un jeune homme. Ainsi, elle se retrouve obligée d'utiliser la langue du colonisateur, de sorte que les autres pensent qu'elle est française, alors elle peut vivre sa liberté

A Alger, sa famille apparait une Mini révolution résulte à un contact avec un nouvel monde, un changement dans la vie Quotidienne de sa famille doté par sa mère *« par secrète fierté plus que par vanité, elle conquiert son autonomie de citadine. Passant inaperçue par une allure soudain européenne »*⁴¹ *« ses taches de mère de famille, elle les assumait avec ingéniosité, grâce à cette liberté de mouvements inattendue à laquelle elle s'habitua peu à peu »*⁴²

Assia DJEBAR a vu le monde à travers les livres et elle l'a comparé avec le monde extérieur, que la valeur du Homme, à l'intérieur du livre comme à l'extérieur, est la liberté. A qui il cherche à atteindre.

³⁸ Assia DJEBAR, *Nulle part dans la maison de mon père*, Ed Fayard, Paris, 2007, p19

³⁹ Ibid, p17

⁴⁰ Ibid, p18

⁴¹ Ibid. p330

⁴² Ibid. p330

L'Autre chez **Leila SEBBAR**, pourrait être la langue française car sa langue maternelle est le français .comme pourrait être le propre moi qui se sent étrange en lui-même et c'est l'image de la confrontation avec le « soi »

Comme pourrait être son père « l'étranger bien-aimé » grâce à son silence

« Passant par la langue de l'étrangère aimée, ma mère, la langue aimée, le français, mon père aurait pu mais il n'a pas voulu-ou pensait –il que ce serait un rapt ?-voler l'enfant au lait de la mère pour l'emballoter dans la langue étrangère, l'arabe de sa mère, sa langue de naissance, d'enfance, de religion. Et il ne m'a pas raconté les histoires de Djha »⁴³

« L'énigme de ma naissance, un étranger avec une étrangère dans la langue unique et belle de la française ma mère, l'énigme de la langue absente que mon père garde secrète derrière la langue commune à la famille qu'il engendre, ces énigmes-là font l'objet de mes livres »⁴⁴

« Mon père m'a tenue loin d'elle mais leur voix parvenaient jusqu'à moi et je suis allée les chercher de l'autre côté de la rive »⁴⁵

⁴³ Leila SEBBAR, *Je ne parle pas la langue de mon père*, Ed. Julliard, Paris, 2003, p165.

⁴⁴ Ibid., p166

⁴⁵ Ibid., p167

Conclusion

Ce travail s'est focalisé sur la preuve de l'existence identitaire de la femme en littérature maghrébine, plus précisément algérienne, **d'Assia DJEBAR et Leila SEBBAR**. Tout en essayant de comprendre leur propre identité face à l'autre dans une situation très rigide .nous avons essayé de montrer la prise de parole de **Assia DJEBAR** et **Leila SEBBAR** comme symbole d'une voix, qui cherche à faire parler le silence de l'Histoire .Dans lequel les femmes et leur mémoire ont été trop longtemps enfermées.

En s'interrogeant sur les causes de l'aliénation de la femme, de son passé. Un départ-sans-savoir-ou et les raisons de retourne. nous avons trouvé que cette distance causée d'une rupture entre deux mondes qui mène à un conflit avec soi et empêche la réconciliation avec l'Autre, sous la présence du père .et que le retour sera consisté à exprimer un message de dénonciation, de dévoilement et de remémoration et d'affirmation identitaire au prix d'une transgression qui signifié : refus d'une soumission patriarcale et que la nécessité qui a animé cet « écrit sur soi » *« ce trajectoire éclaté serait-elle .comme la définissait Hannah Arendt, une « impatience d'auto-connaissance » ?⁴⁶*

Dans le dernier chapitre, on a démontré que les deux récits par le fil de la comparaison, se partagent une idée de l'ambiguïté autour de l'image de l'Autre. Après avoir lu ces deux romans et faire leur analyse, on a trouvé que qu'il y a un lien étroit entre le 'soi' et 'l'autre'.

L'autre, à la fois proche et dissemblable, veut sauver cette femme qui cherche à réparer ce qui est déjà brisé, C'est lui qui l'a conduit à sa liberté et celui qui a restreint sa liberté. Cela l'a fait entrer dans un conflit avec lui-même. Pour cette raison le protagoniste **d'Assia DJEBAR** a tenté de se suicider. Suicide qui signifie absence totale ou ce « nulle part » dans la maison

⁴⁶ Assia DJEBAR : *Nulle part dans la maison de mon père*, Ed. Fayard, Paris, 2007p446

de son père. Et **Leila SEBBAR**, elle ne parlait pas et ne parlera pas la langue de son père

Bibliographie

Corpus d'étude :

- DJEBAR, Assia, *Nulle part dans la maison de mon père*, Ed. Fayard, Paris, 2007.
- SEBBAR, Leïla., *Je ne parle pas la langue de mon père*, Ed. Julliard, Paris, 2003.

Les ouvrages théoriques :

-DILI PALAI, Clément, PARE, Daouda, *Littératures et déchirures*, Paris, le Harmattan, 2008, 189 p.

Cote : 2008- 126598

-GUSDORF, Georges, *Les Ecritures du moi : lignes de vie*, Paris, O. Jacob, 1990, 430 p.

Cote: MFICHE 8- R- 101463 (1)

-RICOEUR, Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990, 424 p.

Cote: 16- R- 30768

- Lise GAUVIN, *L'Ecrivain francophone à la croisée des langues : entretiens*, Paris, Karthala, 1997.

-SOARES, Vera Lucia. « *Entre mémoire et oubli : un tiers-espace d'invention d'identités migrantes* ». Échanges et mutations de modèles littéraires entre Europe et Algérie, sous la direction de Charles Bonn, Paris, Le Harmattan, 2004.

Mémoires et thèses :

- BOUKRI Souhila, *L'exclusion dans les œuvres de Leïla SEBBAR*

Corpus étudiés : *Le Chinois vert d'Afrique*, *Parle mon fils, parle à ta mère* et *Shérazade 17 ans, brune, frisée, les yeux verts*. Thèse de Doctorat, *Université d'Oran 2, 2015/2016*.

- ROSWITHA GEYSS, *BILINGUISME ET DOUBLE IDENTITÉ DANS LA LITTÉRATURE MAGHRÉBINE DE LANGUE FRANÇAISE*

Le cas d'Assia DJEBAR et de Leïla SEBBAR, Mémoire pour l'obtention du magister, 2006.

Revue et articles :

- *Je ne parle pas la langue de mon père*, de Leïla SEBBAR, Julliard, 2003.

Lettres parisiennes. Histoires d'exil, de Leïla SEBBAR et Nancy Huston, J'ai lu, 1999.///Article N° : 2817

- Compte rendu par Mounira Chatti, Université de la Nouvelle-Calédonie

-Francine Saillant, “**Identité, invisibilité sociale, altérité. Expérience et théorie anthropologique au coeur des pratiques soignantes**”. Un article publié dans la revue **Anthropologie et Sociétés**, vol. 24, no 1, 2000, pp. 155-171. Québec: département d'anthropologie de l'Université Laval.

Dictionnaires :

-Le Petit Robert de la langue française

Sites d'internet :

<http://wiki-who.blogspot.com/2015/02/AsiaJabbar.html> Consulté le 6 juillet 2018 à 19h

<https://www.babnet.net/festivaldetail-8257.asp> Consulté le 6 juillet 2018 à 22h

<https://www.djazairess.com/djazairnews/16413/> Consulté le 7 juillet 2018 à 09h

http://clicnet.swarthmore.edu/leila_sebbar/ Consulté le 09 juillet 2018 à 10h

Résumé :

Assia DJEBAR et **Leila SEBBAR** sont deux écrivaines de la littérature féminine, qui reviennent par la mémoire, chacune de sa façon, à l'époque de la colonisation de l'Algérie, pour raconter des histoires intimistes de souffrance, de croisement de soi à l'autre. L'image du père était omniprésente dans ces récits

Mots clés : **Assia DJEBAR, Leila SEBBAR**, identité, altérité, le père, présence colonial

Abstract:

Assia DJEBAR and **Leila SEBBAR** are two writers of the Fiminian literature, come back by the memory, each one in this way, or Algeria under the colonial power, to tell his intimist stories of suffering from crossing of oneself to the other one. Father's image was omnipresent in these stories.

Key words: **Assia DJEBAR, Leila SEBBAR**, identity, alterity, father, colonial power

ملخص:

أسيا جبار وليلى صبار اكاتبتان ينتميان الى الادب النسوي ، يعودان بالذاكرة ، اين كانت الجزائر تحت السلطة الاستعمارية ، لتسرد كل كاتبة بطريقتها الخاصة عن معاناة الذات امام الغير فكانت صورة الأب موجودة كلياً في هذه القصص

كلمات مفتاحية

اسيا جبار ، ليلي صبار ، الهوية ، الغير ، الاب ، السلطة الاستعمارية.